

Gérard SIEGWALT

Gérard SIEGWALT est pasteur de l'Église luthérienne depuis 1964 et il a enseigné la théologie systématique à la Faculté protestante de l'université de Strasbourg jusqu'en 1997. Il est l'auteur d'une *Dogmatique* en cinq tomes et dix volumes publiée chez Labor et fides entre 1986 et 2007 (cf. l'entretien accordé à *Lumière & Vie* n° 277 de janvier-mars 2008).

Actualités du déluge, de Noé et de l'arche

L'histoire biblique du déluge et de l'arche de Noé n'est pas une chronique, de l'ordre de l'historiographie, mais l'élaboration et l'interprétation théologique de données originelles proprement significatives et ainsi archétypales du réel tant cosmique qu'humain. Ces données ont une actualité permanente : on le voit aujourd'hui à partir des caractères de la crise de la modernité (I). Elles étaient perçues aussi comme actuelles dans la tradition biblique et post-biblique (II). Et c'est pourquoi il est juste de parler de son actualité originelle, au sens d'originaire (III).

I. L'actualité présente : la crise de la modernité

La conscience commune actuelle est celle de la crise de la civilisation moderne, autrement dit de l'ébranlement de ses fondations. La crise s'atteste sous des formes multiples : écologique, économique, sociale, financière, humaine, culturelle, éthique, théologique, toutes inter-reliées entre elles du fait qu'elles sont toutes le résultat du dualisme caractéristique de la modernité entre sujet de raison (à savoir l'être humain) et objet sur lequel s'exerce la maîtrise de la raison (à savoir la nature).

La dimension culturelle, ou philosophique, et également éthique et théologique tient à l'idéologie qu'est le dualisme et qui fausse le caractère – dialectiquement – unitaire du réel et donc le fait de la participation fondamentale de l'humanité à la nature et ainsi de sa responsabilité tant vis-à-vis de cette dernière que, en dernier ressort, vis-à-vis de la totalité du réel, humanité et nature, et du fondement de cette totalité, quel que soit le nom qu'on lui donne, Dieu ou le divin ou le mystère ou autre encore.

Les aspects écologique, économique, social, financier et humain de la crise – une crise de civilisation ! – sont ceux de la destruction, résultant du dualisme dominant, de l'environnement à cause de la réduction de la nature en objet d'exploitation ; de la destruction en même temps que de la solidarité avec la nature, de la solidarité inter-humaine, de la cohésion sociale et ainsi de l'équité du fait de la discrimination effective, dans l'humanité, entre les sujets de raison à qui l'idéologie dominante donne raison et qui apparaissent comme les dominants d'un côté, et les autres de l'autre côté – en fait, au plan planétaire, la majorité, et dans les pays dits développés une minorité croissante – qui sont les laissés pour compte de la civilisation triomphante ; de la destruction du sens de l'argent comme moyen d'échange par l'argent comme idole et donc comme fin en soi, et comme pouvoir de domination ; de la destruction, déjà et fondamentalement, de l'intégrité de la personne humaine, par suite du dualisme anthropologique résultant du dualisme général : le dualisme sujet-objet se répercute anthropologiquement comme dualisme en particulier entre le conscient et l'inconscient, entre l'homme et la femme, entre le normal et l'anormal, etc.

La conscience d'une menace planétaire

La crise de la modernité sous ses différentes facettes est vécue dans la conscience d'une *menace* planant sur notre terre et sur l'humanité. Certes, le sentiment de la menace et, partant, l'angoisse sont constitutifs, depuis l'origine, de *l'être humain* (et présents sans doute déjà, comme pressentiment, dans le règne animal) : ils tiennent à la conscience qu'il a de sa mortalité et donc à la réalité de la mort, à celle de sa faillibilité et donc à la réalité de la faute, à celle encore du mal et donc à la réalité du malheur.

Mais la menace actuelle liée à la crise de la civilisation moderne est une menace *collective*. Elle se nourrit de l'angoisse constitutive de l'être humain, tout comme elle la nourrit de son côté, mais elle est spécifique par son caractère globalisant : c'est une menace « œcuménique », donc pour toute la terre

habité. C'est là que devient actuelle la thématique archétypale du déluge comme cataclysme planétaire : la crise de civilisation est perçue comme l'annonce d'un déferlement destructeur qui touche l'humanité entière et tout un chacun en elle.

Deux données caractérisent la menace œcuménique. *D'un côté*, il y a l'aspect « *jugement immanent* » de cette menace : les différentes facettes de la crise ont pour cause l'humanité, qui récolte dans cette crise ce qu'elle a elle-même semé. Jugement immanent et crise de la civilisation moderne sont proprement corrélatifs.

De l'autre, il y a un aspect indépendant de la civilisation, c'est la *menace qui fait partie de la nature* comme telle. Elle est de tous les temps et de tous les lieux, et elle s'atteste dans les cataclysmes inhérents à la nature (tremblements de terre, volcanisme, ouragans, pluies diluviennes, sécheresses, etc.).

Ce dernier aspect rend compte de la dépendance fondamentale de l'humanité par rapport au donné naturel dans son autonomie essentielle, qui est à proprement parler le pré-donné de l'humanité et de la civilisation, le « lieu » de ces dernières, un lieu caractérisé dans sa stabilité et solidité aussi par l'évolutivité et la fragilité, dans sa créativité aussi par la destructivité.

Sauver la planète ?

La conscience de la menace planétaire entraîne essentiellement trois réactions, déjà présentes à d'autres époques et ainsi proprement *typiques*.

La première réaction va du désespoir à la résignation, du suicide au fatalisme, de la prostration à la démission. La deuxième réaction passe du désespoir à la nomination et à la plainte, et de celle-ci à la protestation, et de la protestation à la violence. La troisième réaction dépasse les deux premières, qui sont elles-mêmes déjà des formes d'advenue du déluge et en fait le précipitent. Elle consiste à endurer et à traverser le désespoir, en soi et comme humanité, à le nommer dans la plainte d'abord¹, ensuite dans le discernement de ce qui est en jeu.

Ce qui est en jeu, n'est-ce pas, par-delà le dualisme à la base de la civilisation moderne, l'évidence, malgré ses nombreux succès, de la limite ultime de cette idéologie de la capacité quasi omnipotente de l'être humain ? n'est-ce pas l'oubli, par la civilisation dominante, de Dieu comme fondement du réel dans sa totalité et de l'être humain en particulier ? n'est-ce pas la prise de conscience que l'homme meurt de ne manger que du pain², d'absolutiser notre monde et de se considérer comme autosuffisant ?

Ce qui est en jeu, n'est-ce pas alors que la crise de civilisation est en quelque sorte, en elle-même, une parole de Dieu qui s'adresse à toute l'humanité et l'appelle à la décrypter comme une parole de jugement, certes, mais à travers elle, comme une parole de vie, ouvrant à une autre, une nouvelle possibilité de vivre ? n'est-ce pas par conséquent de s'ouvrir à la voix de Dieu qui s'énonce dans et à travers la crise de civilisation et dans et à travers la menace, personnelle et collective, du déluge comme potentialité inhérente au réel ? de s'ouvrir au Dieu créateur comme au Dieu vivant, au triomphe continu de l'œuvre de la création et à l'advenue, dans et à travers la création présente, à ce que la Bible nomme la nouvelle création, les cieux nouveaux et la terre nouvelle, le Royaume de Dieu ?

La thématique de l'arche et de Noé ressortit de cette dernière voie, qui est la seule à comporter une espérance pour l'humanité, la seule aussi à engager véritablement sa responsabilité et, partant, celle de chacun – une responsabilité vis-à-vis de tout, et des parties du réel et de l'humanité, et donc ultimement vis-à-vis du Créateur –, la seule ainsi à laisser le désespoir, l'angoisse, se muer en matrice de créativité, en source de vie nouvelle.

La thématique actuelle de l'arche et de Noé n'est pas celle du « sauve qui peut », laquelle est l'implication, trompeuse et cynique, tant de la première que de la deuxième réaction mentionnée, mais celle d'une solution alternative, d'un nouveau départ pour l'humanité comme telle. Il se signifie dans divers

¹ À l'instar des psaumes de plainte dans la Bible et d'autres formes de plainte d'ici et d'ailleurs.

² D. SÖLLE, théologienne allemande (décédée en 2003), parle de « Der Tod am Brot allein », se référant à la parole du Christ : « L'être humain ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4,4).

mouvements préconisant toutes sortes de solutions et qui toujours à nouveau se réclament du patronage de l'arche et de Noé.

II. L'actualité dans l'histoire passée

Arrêtons-nous maintenant à la reprise actualisante de ce récit dans chacun des trois monothéismes.

Noé dans l'Ancien Testament

La thématique de l'arche et de Noé pose d'entrée de jeu la question de la relation entre l'histoire universelle, proprement « œcuménique », de l'humanité représentée par Noé, le père des nations, et l'histoire particulière du salut inaugurée par l'élection d'Abraham, Isaac et Jacob (Gn 12ss) et scellée à l'époque de l'exode et de Moïse par le don de la loi au peuple élu d'Israël au Sinaï.

Le terme d'alliance (*berit*) apparaît pour la première fois à propos de Noé (Gn 6,18 ; 9,9 et 16) et y a le sens d'une alliance de Dieu avec l'humanité dans son ensemble, et il désigne par la suite, tant dans l'histoire des patriarches que dans celle de l'exode, la relation particulière de Dieu avec son peuple élu³. Là, on parle de l'alliance noachique, ici de l'alliance abrahamique et puis sinaïtique⁴.

En fait, ces alliances, qui sont présentées comme se succédant dans l'histoire, constituent une seule et même alliance. L'auteur sacerdotal parle à propos de l'alliance abrahamique et sinaïtique, non de la « conclure »⁵, mais de la « confirmer »⁶ : l'alliance avec Noé comme celle avec Abraham et celle du Sinaï sont, de la part de Dieu, la confirmation de l'alliance de la création conclue par Dieu avec l'humanité en Adam et marquée par la « loi » de la création de Gn 1,28ss : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ». C'est dire la portée de l'alliance noachique et donc de l'histoire primordiale, originelle, pour l'humanité « œcuménique » d'une part et pour l'histoire du salut particulière d'autre part.

Placer le récit du déluge après l'histoire des origines et avant l'histoire particulière du salut commençant avec Abraham désigne Noé comme le père historique (légendaire) de l'humanité ; Noé « récapitule » pour ainsi dire toute l'histoire des origines et est, à ce titre, le « référent » de toute l'histoire issue de lui, autant celle des nations que celle d'Israël.

La littérature juive postérieure évoque la thématique de l'alliance noachique principalement en référence à la « loi » impliquée en elle et qui est l'actualisation, après le déluge, de la loi de la création originelle : elle parle à ce propos de lois ou commandements noachiques (*mitsvot bené Noach*). Explicitant le donné scripturaire qui se contente de reprendre l'ordre de domination de la terre donné par Dieu à Adam et l'actualisant en reconnaissant la nourriture carnée en plus des plantes à l'être humain⁷, spécifiant alors l'interdit du meurtre (Gn 9,5s), sept lois noachiques sont formulées : « accomplir la justice, couvrir la honte du corps, bénir le Créateur, honorer père et mère, aimer chacun son prochain, se garder de la fornication, de l'impureté et de toute violence »⁸. L'explicitation, en tant qu'actualisation de l'alliance noachique, de ces lois noachiques doit à la fois ancrer les Dix Paroles (décalogue) du Sinaï dans une morale universelle et en même temps définir une sorte de « loi naturelle », expression philosophique traditionnelle pour désigner, « historiquement » parlant, la loi noachique.

Ce qui est en jeu dans cette littérature rabbinique, ce sont les rapports entre juifs et non-juifs, autrement dit un *modus vivendi* ou une Charte du vivre ensemble, alors que Israël a 613 commandements dont il ne revendique pas qu'ils soient observés par les non-juifs, tout comme ces derniers peuvent avoir de

³ Par ex. Gn 15,18; Ex 2,24 ; 19,5 ; 24,8.

⁴ Cf. à ce propos L. DEQUEKER, « L'alliance avec Noé (Gn 9, 1-17) », in J. CHOPINEAU (éd.), *Noé, l'homme universel*, Colloque de Louvain 1978, Institutum Judaicum, Bruxelles, p. 11s.

⁵ Verbe *karat*, comme dit le Yahviste en Gn 15, 18 ; Ex 34,10ss.

⁶ Verbe *qûm*, Gn 6, 18 ; 9, 9 et 16 ; 17.

⁷ Cf. Gn 9,1ss, à comparer avec Gn 1,28ss.

⁸ Cf. Livre des Jubilés VII, 20, in *Écrits intertestamentaires*, Pléiade, Gallimard, 1987, p. 670. Cf. à ce sujet W. ZUIDEMA, « Les lois noachiques dans la plus ancienne littérature rabbinique », in J. CHOPINEAU (éd.), *op. cit.*, p. 44ss.

leur côté des observances religieuses. Déjà à l'époque, emploi d'une sorte de « Règle d'or »⁹ : elle vaut non seulement pour les relations interhumaines au plan personnel mais également au plan des groupes sociaux, économiques, politiques, culturels, religieux, etc.

Noé dans le Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, la thématique de l'arche et de Noé apparaît, outre la mention de Noé dans la liste des grands témoins de la foi (He 11,7), dans un contexte essentiellement apocalyptique et donc en lien étroit avec la thématique du déluge comme « chiffre », pour ainsi dire, du jugement dernier comme épreuve ultime de discernement entre les pieux et les injustes¹⁰.

La parole de Jésus, dans son discours apocalyptique concernant les signes des temps annonciateurs de son avènement glorieux (sa parousie), est un appel à se réveiller dès maintenant à la dimension du Royaume de Dieu : « Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précéderont le déluge, les humains mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, ... jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous : il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme » (Mt 24, 37-39)¹¹.

On sait l'usage de choc parfois problématique que des prédicateurs du jugement ont pu faire, et font, de ces passages pour, à l'aide de la peur, amener les humains à se détourner de leurs fourvoiements et à s'engager sur la voie d'une vie nouvelle, libérée. Des voix dans le même sens, aujourd'hui, émanent non seulement de certaines mouvances fondamentalistes chrétiennes et qui ont leur répondant dans d'autres religions, mais également de mouvances de critique civilisationnelle, et ce de la façon la plus obscurantiste à la plus éclairée : autant d'appels à un changement de mentalité, à une conversion, que ce soit tout simplement à la responsabilité personnelle et collective pour l'*oikoumenè* ou que ce soit aussi à Dieu.

Déjà pour l'Ancien Testament, la prédication du jugement – qu'on pense aux prophètes – n'a jamais sa fin en elle-même mais toujours dans le salut : le jugement, lorsqu'il est placé dans la lumière du Dieu créateur et rédempteur, a vocation à devenir la matrice pascale du salut, de la délivrance, du renouvellement, de la mise debout. Pour ce qui est des épreuves qui ne sont pas de l'ordre du jugement, elles sont certes en elles-mêmes des manifestations tragiques et absurdes, mais, lorsqu'elles sont placées, elles aussi, dans la lumière du Dieu vivant, elles peuvent devenir des lieux-sources possibles de « résilience » et donc de responsabilité et d'espérance¹².

Dans le Nouveau Testament, le genre littéraire apocalyptique contient comme message, au-delà de l'annonce de la fin, la *prophétie* du nouveau commencement : il atteste le Dieu qui, déjà maintenant et une fois à la fin dernière, fait toutes choses nouvelles, comme à travers un baptême¹³. Le thème du déluge est au service de celui de l'arche et de Noé.

Noé dans le Coran

La notation fondamentale du Coran à propos non seulement de la thématique du déluge, qu'il connaît¹⁴, mais de Noé tient à cette affirmation : Noé est un prophète¹⁵. Il est cité avant Abraham, prophète aussi, et Moïse, prophète encore, et avant Jésus, prophète toujours (Sourate 33,7), et après Adam, qui est le prophète primordial (Sourate 3,33). Noé envoyé par Dieu auprès de son peuple, dit le Coran, mais en fait, ce peuple étant l'humanité, prophète – après Adam et avant tous les autres – « œcuménique », et les autres œcuméniques aussi, parce que dans la lignée de Noé.

⁹ « Ne pas faire à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ». Cette règle est formulée de manière positive par Jésus dans le Sermon sur la montagne (Mt 7, 12).

¹⁰ Ainsi 2 P 2, 4-9.

¹¹ Cf. également Lc 17, 26s.

¹² Cf. à ce propos Job et bien des psaumes ; dans la même ligne, Rm 8,18ss.

¹³ Cf. 1 P 3, 20 !

¹⁴ Sourates 7,133 ; 29,14 ; 54,11 ; 69,11.

¹⁵ Cf. les nombreuses références dans une Concordance, comme celle d' A. GODIN et R. FOEHLÉ, *Coran thématique*, Ed. Al Qalam, Paris, 2004.

III. L'actualité originare

Il en va dans le récit de Gn 6-9 du fondement *permanent* du réel¹⁶ et donc constamment actuel ; il s'agit de quelque chose de pré-donné, d' « élémentaire » au sens de structurel du réel. Le récit est référé à celui de la création et exprime, avec la menace fondamentale et donc permanente qui pèse sur celle-ci, la conviction croyante, fondée elle aussi dans l'expérience, pour non univoque qu'elle soit, de la victoire de l'œuvre créatrice de Dieu sur ce qui la menace. Il s'agit là d'une thématique universelle, présente, sous des formes variées, dans toutes les religions du monde¹⁷.

Le texte biblique en rend compte à sa manière, structurant cette thématique selon deux options théologiques fortement intriquées l'une dans l'autre et de fait complémentaires.

Déluge et continuité de la création

Dans les deux sources de ce récit¹⁸, le rapport entre la création et le déluge comporte un chaînon intermédiaire, celui de la *créativité humaine*. Dans la source yahviste (J), Adam est appelé à cultiver et à garder le jardin (Gn 2,16). Dans la source sacerdotale (P), Adam est l'objet d'une bénédiction impliquant l'appel à procréer et à dominer la terre (Gn 1,28). Selon la source J qui comporte le récit dit de la chute (Gn 3), la créativité humaine conduit progressivement à la naissance de la civilisation, aussitôt liée à la violence¹⁹. Cela aboutit au constat : « Le Seigneur (Yahvé) vit que la méchanceté d'Adam était grande sur la terre » (Gn 6,5) – le déluge est présenté comme le châtiment de Dieu sur le péché de l'être humain. Le chaînon intermédiaire entre la création et le déluge, selon J, c'est la forme que la créativité humaine prend dans la faute humaine, laquelle appelle punition.

La source P, de son côté, qui ne comporte pas de récit de la chute, voit la créativité s'effectuer dans la procréation : tel est le sens des listes généalogiques caractéristiques de cette source : énumérations monotones, comme une litanie, des générations qui se suivent, mais qui sont à vrai dire autant de manifestations de la bénédiction divine posée sur l'humanité. Le déluge, pour cette source, est certes aussi, dans la rédaction finale du récit, lié à la perversion humaine ; celle-ci entraîne, comme en une sorte de jugement immanent, la perversion, par Dieu, de la terre moyennant le déluge²⁰. Mais pour P, à la différence de J, plus fondamentale que la causalité humaine dans le déluge est la cause qu'il a dans la création elle-même. Car celle-ci est, pour ainsi dire, constitutionnellement fragile. N'oublions pas que, pour Gn 1 (P), la création a lieu hors du chaos²¹. Le chaos menace la création en permanence dans son intégrité. Le déluge, c'est l'irruption du chaos dans la création de Dieu²².

Par ailleurs, chacune des deux sources établit un rapport au-delà du déluge avec ce qui suit. La suite, et qui est la finalité du déluge, c'est la continuation du projet créateur de Dieu²³. L'alliance noachique, selon P, c'est l'actualisation, dans l'histoire, de l'œuvre de la création. Dieu renouvelle la bénédiction originelle (Gn 1,28ss) en l'adaptant aux conditions nouvelles de l'histoire humaine (Gn 9,1ss) et en attestant le caractère pérenne : la menace fondamentale n'est certes pas éliminée, mais ce n'est pas elle qui l'emporte, c'est, à travers toutes les turbulences et tragédies de l'histoire, la constance de Dieu dans la fidélité à sa création. C'est cela le sens de l'alliance – et de son signe : l'arc-en-ciel – une alliance pour toujours (Gn 9,9 et 16), à quoi P ajoute que cette alliance a, comme son répondant, Noé, qualifié comme « homme juste et intègre » (Gn 6,8).

¹⁶ Gn 9,16 parle d' « alliance perpétuelle – *berit holam* – entre Dieu et tout être vivant, toute chair qui est sur la terre ».

¹⁷ Cf. le commentaire monumental de C.WESTERMANN, *Genesis Kap. 1-11*, Neukirchen, 2^e éd. 1976.

¹⁸ Puisqu'il y a le récit sacerdotal – source P, qui date du temps de l'exil babylonien, et le récit yahviste – source J, qui est beaucoup plus ancien (9^{ème} siècle avt J.-C.).

¹⁹ Cf. Gn 4,1-16 : meurtre d'Abel par Caïn ; 4,17ss : la 1^{ère} ville avec non plus la culture de la terre mais la culture de la ville – il y a de là une ligne directe jusqu'à Gn 11 : la construction de la tour de Babel ; 6,1-5 : l'union des fils de Dieu et des filles des hommes, récit qui fait état d'un dérèglement au plan de la sexualité ; l'épisode de Noé découvrant, sous l'effet du vin, sa nudité, Gn 9,18ss, reprend, sous une forme très différente, le thème de la sexualité et celui d'une culpabilité, en l'occurrence non de Noé même mais de son fils Cham présenté comme irrespectueux de la nudité de son père.

²⁰ Cf. Gn 6,11-13 et 17 : on trouve, dans ces versets dans lesquels J et P sont combinés, plusieurs fois le même verbe « pervertir » - *schachat* - tantôt pour caractériser l'état de perversion de l'être humain, tantôt pour désigner la conséquence qu'il entraîne de la part de Dieu.

²¹ Gn 1,2-3 : « La terre était tohu-et-bohu (informe et vide) et la ténèbre à la surface de l'abîme, mais l'esprit (le souffle) de Dieu planait à la surface des eaux. Et Dieu dit : Que la lumière soit... ».

²² Gn 7,11 : « L'an 600 de la vie de Noé, ... toutes les sources du grand abîme jaillirent et les écluses des cieus s'ouvrirent ».

²³ Gn 8,1-2 : « Dieu se souvint de Noé, de tous les animaux et de tout le bétail qui étaient avec lui dans l'arche ; ... Les sources de l'abîme et les écluses des cieus furent fermées, et la pluie ne tomba plus du ciel. »

La source J situe la faute de l'être humain entre la création et le déluge qui vient la sanctionner, et met la fin du déluge en relation avec le renouveau de l'être humain, représenté par Noé. Ce renouveau, fruit de la grâce de Dieu²⁴, s'exprime dans la construction, par Noé, d'un autel à Dieu et ainsi fondamentalement par le don de soi de l'être humain à son Créateur qui est son Rédempteur (Gn 8,20ss) : c'est, dans l'Ancien Testament, la préfiguration de ce qui est au cœur de la vie chrétienne, à savoir le sacrifice comme offrande de soi en réponse à la grâce de Dieu²⁵.

Pour les deux sources, on le voit, le thème n'est pas simplement celui du rapport entre la création et le déluge, mais il est, selon des interprétations différentes mais en fait complémentaires du déluge (causalité inhérente à la création selon P, causalité humaine, du fait du péché, selon J), celui de la *continuité de la création*, que ce soit en raison de la puissance de bénédiction même inhérente à la création en tant que victoire constamment renouvelée de Dieu sur le chaos (selon P) ou en raison de la grâce salvifique et, partant, du pardon de Dieu (selon J), par quoi un nouveau commencement devient possible à l'être humain dans une création sauvagée.

L'arche et Noé

La continuité de la création est, pour les deux sources, liée à l'être humain, mais dans sa relation établie – ou rétablie – à Dieu le Créateur. C'est le sens de la notation de P selon laquelle Noé était un homme juste et intègre (Gn 6,9), ou de J pour qui Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur (Gn 6,8). Il importe de suivre le récit de plus près, pour ne pas se tromper dans ce qui est véritablement signifié ici.

D'abord, Noé et l'arche n'empêchent pas le déluge de se produire. Il se produit de fait. Il s'agit donc bien d'endurer et de traverser, en soi et comme humanité, et cela comme des êtres de parole et de discernement, le désespoir devant la fin d'une civilisation et aussi devant la menace « naturelle » constitutive du réel créé, et de s'y ouvrir à la voix de Dieu.

Le texte ne parle pas d'évitement mais de consentement et d'acceptation, sans volontarisme ni activisme mais avec lucidité et pensée. Il s'agit de prendre en considération le réel, les parties autant que le tout, ainsi que de placer le réel dans ses parties et dans son tout à la lumière du Dieu créateur. Il s'agit donc d'une nouvelle avancée vers les fondamentaux du réel. Il n'y a pas d'issue à un moindre prix : le prix, c'est le déluge et l'acceptation de ce que cela implique. « La fin de toute chair est arrivée par devers moi » (Gn 6,13), que ce soit pour cause « naturelle » (à cause de la fragilité de la création) ou pour cause civilisationnelle.

Mais consentement ne veut pas dire résignation, non-activisme ne veut pas dire inaction. Il y a les victimes du déluge à secourir, ce dont le texte ne parle pas mais ce dont parlent toute la Bible et toutes les religions, face à des situations de détresse de toutes sortes, ; il y a à anticiper tant que faire se peut la vie au-delà du déluge et donc à imaginer, et à signifier concrètement, la continuité de la création. Cela ne fait pas faire l'économie du déluge, mais cela nourrit simplement la responsabilité et l'espérance.

Puis, Noé ne s'autoproclame pas Noé. Il n'est pas unique dans l'arbre généalogique qui le porte. Il vient après Abel le juste, et l'arbre des témoins de la foi d'He 11 mentionne avant lui encore Hénoch, dont l'arbre généalogique de Gn 5 (P) dit qu' « il marchait avec Dieu »²⁶. Fils de Lamek, le violent²⁷, il reçoit à sa naissance le nom de Noé, interprété, selon une étymologie populaire, comme dérivé du verbe consoler²⁸ : Noé consolateur. Cela exprime le pressentiment de sa vocation spéciale ultérieure. Noé *devient* Noé parce que Dieu lui parle. S'est-il préparé à recevoir une mission, comme la signification donnée à son nom peut le laisser entendre ? Tout ce que le texte dit, c'est qu'il trouva grâce aux yeux du Seigneur, et qu'il était juste et intègre.

²⁴ Gn 6,8 : « Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur ».

²⁵ Cf. Rm 12,1-2 ; Ep 5,1-2 ; He 13,15s.

²⁶ Gn 5,23 ; la même affirmation à propos de Noé, Gn 6,9.

²⁷ Selon J, Gn 4,18ss.

²⁸ *nacham*. Cf. Gn 5,28 : « il apportera une consolation... ».

Ensuite, le commencement absolu, non tant du déluge, lequel est une implication de la création (P) et une conséquence du péché (J) que de ce qui pointe au-delà en direction de la poursuite du projet créateur de Dieu, c'est l'affirmation : « Dieu dit à Noé »²⁹. Indéniablement, ce commencement s'est fait par toutes sortes de médiations, comme sans doute, on peut l'admettre, la réflexion et donc la pensée de Noé lui-même. Mais Noé reçoit l'« idée », la vision de l'arche comme une inspiration et, par conséquent, comme un ordre de Dieu.

Face à l'immensité de la catastrophe annoncée, l'idée de l'arche représente un remède absolument dérisoire. Mais Noé ne s'arrête pas à cela. Il ne voit rien d'autre à faire, et il le fait. Noé obéit. Il trouve dans la situation désespérée son recours, pour lui-même et pour d'autres qui lui sont confiés et en fait pour toute la création et toute l'humanité concernées, un recours paradigmatique donc, en Dieu, dans cette inspiration, dans cet ordre. Noé est, avant même le déferlement du déluge, le premier ressuscité du déluge, par sa foi dans le Dieu vivant qui, comme le dira saint Paul dans un autre contexte mais qui s'applique également ici, « donne la vie aux morts et qui appelle à l'être ce qui n'est pas » (Rm 4,17). Noé, comme après lui Abraham, « espérant contre toute espérance » (Rm 4,18), sur le seul fondement de la foi que crée en lui le Dieu créateur et rédempteur.

On peut évoquer ici le fait que dans une situation comparable, face à la destruction annoncée de Sodome, Abraham intercède pour Sodome (Gn 18,16ss). Là encore, le déluge, en l'occurrence la destruction de Sodome avec comme seule réchappée la famille de Lot, se produira (Gn 19), alors que, dans d'autres circonstances – et la Bible en donne bien des exemples –, la prière est exaucée, Dieu prend pitié, il se repent, les humains aussi se repentent. Il n'est pas question d'intercession à propos de Noé dans le texte. Mais elle n'est certainement pas interdite, ces autres passages au contraire y invitent. Les intercesseurs aussi sont des ressuscités avant l'heure, avant l'épreuve et le châtement annoncés, et il y a bien des formes d'intercession, aussi par l'action, et donc bien des manières d'être debout en vérité face au déluge, de quelque ampleur qu'il soit.

Cependant, la voie de l'intercession, celle aussi de l'intercession comme action, reste soumise au « Dieu dit à Noé ». Que l'intercession, et également l'action, ne deviennent pas une fuite devant l'obéissance neuve, et l'action issue de l'obéissance neuve, lorsqu'advient ce « Dieu dit à Noé » ! Commencement absolu, disons-nous, ce qui est signifié dans le texte par cette notation : « Et le Seigneur ferma la porte sur Noé » (Gn 7,16), comme pour sceller ce commencement comme seule et unique issue et donc comme promesse d'avenir.

Enfin, l'obéissance de Noé est un *chemin* qui s'inscrit dans la durée du temps. 40 jours, 150 jours – il y a les deux traditions –, peu importe ; pour Israël au désert, c'était 40 ans. C'est de toute manière un temps long, éprouvé comme long. C'est le temps de la traversée du déluge, de l'endurance dans le déluge, du passage d'une condition de vie à une nouvelle condition de vie, le temps de gestation de la nouvelle création, de la continuité de la création. Temps auquel Dieu met fin, tout comme il en a posé le commencement par le « Dieu dit à Noé » : « Et Dieu se souvint de Noé » et de tous les êtres vivants avec lui dans l'arche³⁰.

La fin du déluge, c'est comme Pâques, c'est, après le commencement absolu du « Dieu dit à Noé » qui était au départ d'un long chemin d'épreuve, l'accomplissement de ce commencement et à ce titre un nouveau commencement absolu. La suite de l'histoire de Noé montrera que Noé, par cette expérience décisive du secours de Dieu, de délivrance, de salut, n'échappe pas à la commune condition humaine marquée par le malheur, la faute et la mort³¹. Mais cette suite ne supprime pas ce qui précède et reste encore marquée par cela, comme par une promesse à jamais valable. Et cette promesse se réalisera à nouveau, dans un nouveau rebondissement d'elle-même, avec l'élection d'Abraham (Gn 12ss).

Conclusion

²⁹ Gn 6,13 (P) ; 7,1 (J).

³⁰ Gn 8,1 ; cf. aussi Gn 8,15 : « Et Dieu parla à Noé ».

³¹ Gn 9,18ss..

La pointe de l'histoire biblique du déluge, ce n'est assurément pas le déluge mais la nouvelle création. Mais entre les deux, comme il y a un intermédiaire déjà entre la création et le déluge, à savoir la créativité humaine, il y a comme intermédiaire Noé et l'arche. Le cœur du récit du déluge, c'est Noé et l'arche.

Noé. De toute évidence, c'est une figure « pré-historique », légendaire, quel que soit le substrat historique à jamais invérifiable. Noé est une « personnalité corporative » (collective), un « typos » (archétype), il incorpore « l'homme universel »³². Un tel homme peut avoir beaucoup de visages particuliers, tous les visages particuliers – et complémentaires les uns des autres – qui se reconnaissent en lui et qui lui donnent crédibilité et efficacité. Cela est vrai pour le Noé primordial, originel, cela est vrai pour le Noé actualisé dans la tradition biblique et post-biblique, cela est vrai pour le Noé présent, d'aujourd'hui.

L'arche. Elle aussi est une réalité légendaire, quel que soit là encore le substrat historique. L'arche est un symbole – le symbole a toujours une base réelle, et il transcende cette base réelle : il emporte au-delà d'elle, il fait rêver, et le rêve qu'il porte en lui transforme l'histoire, comme le « *I have a dream* » de Martin Luther King a transformé l'histoire. Mais avec cela le rêve ne s'arrête pas. Le symbole de l'arche est un symbole qui, tant qu'il est vivant, tant qu'il n'est pas accaparé par quelque instance que ce soit qui le monopolise pour elle-même (comme l'Église l'a parfois fait), porte en lui une charge énergétique de motivation et de transformation toujours nouvelle.

Noé, figure collective, l'arche également, un symbole collectif, « œcuménique », valant pour toute l'humanité noachique et auquel celle-ci participe là où elle porte témoignage aux lois noachiques et donc à la Règle d'or. L'arche est à inventer aujourd'hui, dans la crise de civilisation et les cataclysmes naturels que connaît l'humanité. Les Églises chrétiennes tout comme les autres religions, de manière générale tous les êtres humains « de bonne volonté », sont partie prenante, à égalité, de cette tâche proprement divine, qui ne peut s'accomplir que dans l'écoute, ensemble, de ce que Dieu dit dans et à travers le déluge qui est devant tous et toutes.

Gérard SIEGWALT

³² Cf. le titre de l'ouvrage déjà cité de J. CHOPINEAU (éd.).